

# Des Cévennes et des hommes

Renaissance

Jour 1 et 2

Cela faisait deux jours qu'il marchait, sans rencontrer âme qui vive, sans savoir où ce chemin, suivi au hasard, allait le mener. Il marchait, heureux de retrouver cette liberté perdue depuis ... si longtemps.

Heureux ? Savait-il encore ce que ce mot voulait dire ? Mais ce qui était certain, c'était qu'il faisait ce qu'il voulait, plus personne pour lui donner des ordres, le bousculer, le réveiller, l'empêcher de dormir. Il marchait, suivait ce chemin qui s'ouvrait devant lui, les yeux rivés au sol. Il suivait l'ornièrre sans doute creusée par l'une des roues d'un engin forestier, ravinée par les eaux de ruissellement, sans même remarquer que des bifurcations s'offraient à lui. Il montait toujours du même pas régulier, redescendait en s'inclinant un peu en arrière, remontait penché un peu en avant sans même sentir le sac à dos, léger, qui ballotait sur ses reins.

Il était parti de Nîmes, avait suivi un canal dans la ville, puis les yeux toujours rivés au sol, s'était retrouvé sur une route à grande circulation. Il y eut une averse orageuse, un poids lourd s'arrêta sans qu'il n'eût rien demandé, le chargea, lui parla tout le long du chemin. Il apprit qu'il le laisserait à Alès où il devait décharger.

Un autre camion chargeait. "Je vais à La Grand-Combe mon gars, si tu veux je te prends." Il le prit, le déposa à La Grand-Combe.

Il s'engagea sur un chemin ; il voulait être seul. Il aperçut des villages, des hameaux, il les contourna. Il coupa des routes qu'il traversa en courant, comme un lapin affolé par le bruit des moteurs qui se cachaient derrière les lacets.

Le soleil était haut, il s'arrêta, s'assit, s'adossa à un rocher. Il sentit alors le sac à dos sur ses reins, le quitta, l'ouvrit. Une bouteille d'eau en plastique, remplie à une source généreuse ; un morceau de pain, des pommes, des châtaignes, ramassées le long du chemin. Il enleva ses tennis libérant des pieds endoloris. Il se massa la voûte plantaire, les chevilles, qu'il arrosa avec l'eau de source. Certes cela faisait longtemps qu'il n'avait marché pendant des heures, pendant des jours, mais il était certain aussi qu'il était mal chaussé pour parcourir ces terrains accidentés. Ses chevilles étaient enflées, douloureuses. Il les fit sécher au soleil.

Maintenant qu'il n'y avait plus le bruit de sa respiration, de ses pas qui faisaient crisser les branches mortes, les feuilles qui commençaient à tomber, il percevait au loin un bruit régulier de tronçonneuse. Il remit ses chaussures et reprit sa marche, à travers bois, guidé par le vrombissement irrégulier. Il arriva sur un chemin forestier, un homme élaguait des arbres fraîchement abattus. Il s'assit à l'écart sur des troncs entassés, l'homme lui tournait le dos et n'avait pu l'entendre approcher ; non seulement il y avait le bruit de la tronçonneuse, mais il portait aussi un casque anti-bruit. Il observait ses mouvements réguliers, sa progression le long du tronc, il attendait. Il lui demanderait quelle direction prendre pour trouver un village, un magasin qui vendait des chaussures de marche. Mais, il ne trouverait rien dans les villages, il lui faudrait redescendre en ville. Ça, il ne le voulait pas. Alors il continuerait sa route en n'empruntant que les chemins praticables avec des tennis. Mais il savait que ce n'était pas possible, il venait d'en faire l'expérience. Alors il se reposerait davantage ; c'était cela, il prendrait plus de repos pour ses pieds, ses chevilles endolories qui d'ailleurs finiraient bien par s'habituer à leur nouvelle vie. Le bucheron continuait sa besogne.

Il se leva pour faire demi-tour. Il découvrit sur le tas de rondins, dans un creux, un sac, une veste de chantier, grise et rouge, que des troncs lui avaient dérobés. Il avait eu très froid la nuit dernière. Il s'approcha, souleva la veste qui dévoila des chaussures montantes, en grosse toile, aux semelles crantées. Il se retourna, regarda le forestier, il était chaussé de grosses chaussures de travail en cuir jaune qui le protégeaient sans doute, des branches, de la scie à élaguer. Il prit les chaussures, les retourna : 44, il chaussait du 43. Cela irait. Il s'éloigna.

Il revint sur ses pas et prit la veste. Assis sur une souche, il changea de chaussures, serra bien les lacets pour maintenir fortement les pieds un peu trop à l'aise. Il chercha

dans le sac à dos un plastique pour y mettre ses tennis, il trouva son vieux portefeuille. La tronçonneuse continuait à vrombir. Combien ça pouvait coûter ces chaussures, cette veste ? Elles étaient déjà bien usagées, il n'était pas bien riche ! Il sortit un billet de 20 euros, deux billets, puis il en remit un dans le portefeuille, il chercha et trouva 10 euros. Il regarda dans la direction de la tronçonneuse, l'homme était toujours dans la même position. Il ramassa une pierre, posa les billets sur le sac, posa la pierre dessus. Il repartit, soulagé.

Il marchait encore quand la nuit commença à envahir l'horizon. Il sortit la grosse veste de son sac à dos et l'enfila sur son blouson, le forestier était bien plus costaud que lui. Il regarda autour de lui, il écouta le chant de la forêt avant le chant de la nuit. Où allait-il se réfugier ? Il lui fallait trouver un abri. Il marcha vers une hauteur, coupa un sentier.

La nuit passée, il avait trouvé refuge au cœur d'un arbre frappé par la foudre, lové dans son tronc tortueux qui le coupait du monde par un rideau de branchages, jeunes pousses qui redonnaient vie à ce tronc meurtri.

Il arriva un peu essoufflé en haut de ce tertre qui surplombait une petite vallée. Les dernières lueurs du jour lui laissaient deviner des bois, des plaines, des chemins et là, à ses pieds, quelques murets de pierres sèches qui soutenaient d'anciennes terrasses de culture. Une lueur attira son regard, une lueur mouvante, entourée d'une masse sombre. Ses yeux s'habituèrent à la pénombre. Là, en dessous, tapie sous des arbustes, adossée à la montagne, il y avait une construction. Une vitre balayée sans doute par des branches lui renvoyait par intermittence, le peu de lumière qu'elle réussissait à capter.

Il fit demi-tour, redescendit sur le sentier parallèle à la vallée. Allait-il le prendre à droite ou à gauche ? La nuit maintenant plus profonde ne lui permettait pas d'évaluer, après ce replat où il se trouvait, de quel côté il devait se diriger pour descendre dans cette combe. Il prit sur sa droite, il verrait bien. Le chemin traçait un cordon clair dans la masse sombre de la montagne. Il lui semblait bien qu'il montait, il n'avait sans doute pas pris le bon côté, tant pis. Le chemin vira en épingle à cheveux, et là sur sa gauche, le trou noir de la vallée, mais le mènerait-il à la construction qu'il avait devinée en contrebas !

En découvrant la vallée, il découvrit aussi le vent. Il faisait très froid, les nuages couraient vite devant la lune qui éclairait de mieux en mieux le paysage qui se dessinait petit à petit devant lui. Il buta sur une branche qui barrait le chemin. Il s'assit, sortit son

opinel d'une petite poche du sac à dos et se tailla une canne de marche ; il pourrait ainsi, devant lui, fouiller à l'aveugle le sol qui restait dans la pénombre des arbres alors que la vallée prenait forme sous les rayons froids de la lune.

Il ne pouvait s'arrêter, le froid était trop intense ; il devait à tout prix trouver un abri, le chemin continuait à descendre, en lacets, vers la vallée. Un bruit confus de piétinements, de grognements, l'arrêta. Un groupe de laïes suivi de marcassins traversa le chemin, en se bousculant. Malgré la fatigue, le froid, la faim, il respira profondément ; c'était la première fois depuis longtemps, qu'il se sentait bien, il sourit. Il sourit à cette vie désordonnée, bruyante, qui venait de passer devant lui ; il sourit à ce chemin, il avait donc bien fait de tourner à droite ; il sourit à ce bâton de marche qui devenait son meilleur compagnon de route ; il sourit à sa nouvelle vie.

Cela faisait deux jours qu'il fuyait les hommes. Après cinq ans de promiscuité insoutenable, il avait été libéré, libéré d'une peine qu'il n'avait pas méritée. Il eut beau crier son innocence, il s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Tout était contre lui. Cinq ans de rage, contre la justice, contre les hommes, contre lui. Il n'était pas devenu fou car il s'était accroché à une seule idée, ce qu'il ferait le jour de sa libération. Il se souvenait d'un récit de son grand-père avec lequel il passait les grandes vacances dans les Cévennes à Portes. Quand celui-ci en avait assez de cette société qui les écrasait, de sa retraite qui suffisait à peine après tant d'années de labeur, de sa femme que la vie avait rendue acariâtre, il disait toujours qu'il allait partir vivre comme le Paul. Le Paul, il est heureux lui. Et bien, lui aussi, il allait partir vivre, comme le Paul.

Le Paul, personne ne savait qui il était, mais il était là depuis toujours disait les anciens. Le curé avait essayé de savoir d'où il venait ; le vieux Pierre lui avait dit : « Unjouron l'a vu, c'est tout, on ne lui a jamais demandé d'où il venait. Quand on avait besoin de bras on allait le chercher, il buvait un coup avec nous sans rien dire, il souriait et il partait. Peut-être bien qu'il ne comprenait pas notre patois ! Il vivait près de Portes, dans une cabane de pierres sèches, éloignée du village. Une cabane qui se trouvait sur un terrain communal, sans doute construite un jour par un berger. Il ramassait du bois pour sa cheminée, un simple trou dans le toit, des pommes, des châtaignes, qu'il entassait pour l'hiver dans la seule pièce de l'abri. Il faisait sécher des champignons au soleil sur des pierres plates devant sa porte. Il attrapait des oiseaux. Il faisait peur aux enfants. Il ne demandait rien, il ne parlait pas, il faisait partie du décor. Il allait pleuvoir, il fallait vite

ramasser les pommes de terre, on allait le chercher. Sans dire un mot, il venait, il aidait. On lui donnait quelques pommes de terre, quelques légumes de saison. On lui portait aussi des vêtements, des chaussures, qu'on allait déposer près de sa porte quand on l'avait vu s'éloigner.

Son grand père était mort et plus jamais personne ne parla du Paul. En prison, il repensa au Paul. Sa cabane, ses cueillettes, sa solitude. Il comprenait maintenant pourquoi son grand-père disait : « Le Paul, il est heureux lui ! »

Il marcha encore longtemps. Le vent tomba, il arriva devant une petite maison en ruines, envahie de ronces. Le toit effondré laissait passer la clarté de la lune ; au fond, une porte. Il l'ouvrit. Une petite pièce, creusée dans la montagne, qui avait dû servir de garde-manger, de cave. Des planches habillaient les parois, certaines étaient branlantes, l'une résista à sa poussée ; il enleva ses chaussures qui calèrent la porte avec son sac à dos. Il s'allongea sur cette planche.

### Jour 3

Il se réveilla, endolori. Le froid ? La marche ? La planche ? Surement le tout. Il regarda autour de lui. Le vent avait sans doute poussé la porte, elle laissait passer le jour, mais aussi un froid vif. Il regarda ce qui lui servait de toit, un rocher. Les parois de cette alcôve ? Des pierres, de la terre mêlée de racines, à côté de la porte une paroi rocheuse. Il s'assit, attrapa ses chaussures, les enfila et sortit, ébloui de soleil. Il se trouvait dans une petite pièce carrée. A gauche, un pan de mur encore debout où se dressait une cheminée, à ciel ouvert. A droite un banc de pierre, contre un mur écroulé jusqu'à un mètre du sol. A côté du banc, une ouverture, une ancienne porte qui ouvrait sur une pièce qui n'existait plus. Il restait quelques pierres, éparses, les pluies successives avaient emporté les autres en contrebas de ce terrain en pente sur lequel

cette maisonnette avait été construite. En face, le mur avait résisté aux intempéries et soutenait encore quelques solives qui traversaient la pièce pour s'enfoncer dans la paroi rocheuse qui formait le mur du fond dans lequel s'ouvrait la porte de l'alcôve. Il était en partie formé de roches entre lesquelles cette resserre avait été creusée.

Il suivit les pierres, il sourit, ... comme le petit poucet ; elles le menèrent au fond du valat. Un petit ruisseau serpentait entre des rochers. Il avait faim, il avait soif. Il put étancher sa soif, quant à la faim, il verrait plus tard. Il fallait aussi qu'il se lave. Il suivit l'eau, un peu plus bas, une petite retenue, une piscine naturelle, enfin, plutôt une baignoire naturelle, il attendrait que le soleil l'eût un peu réchauffée. Plus en aval, là où l'eau était plus profonde, il découvrit des arbustes rongés, des branchages entassés, il partagerait l'eau avec des castors.

Les oiseaux, comme lui, se réchauffaient au soleil. Il se rendit compte qu'il ne connaissait plus rien à la nature. Il avait envie de nommer les fleurs qu'il rencontrait, les oiseaux qu'il entendait. Il avait tout oublié de ces vacances passées avec son grand-père à suivre les chèvres dans la montagne. Il ramassait des plantes que le vieil homme nommait. Il nommait les oiseaux que l'enfant cherchait du regard, attiré par leur chant. Il grandit, il n'alla plus passer ses vacances à Portes, il vécut en ville.

Des battements d'ailes, un vol furtif au ras du sol, des perdreaux sans doute, c'était un de ses rares souvenirs, son approche les avait fait fuir. Un chien se mit à hurler de douleur, il n'était pas très loin, les hurlements se changèrent en gémissements plaintifs. Il le découvrit dans un taillis, tirant sur sa patte prise dans un piège ! C'était peut-être lui qui avait fait s'envoler les perdreaux ? Il était bien gros ce piège pour sa petite patte ! Son joli poil roux se maculait de sang qu'il léchait, en implorant l'homme du regard, s'abandonnant aux mains de cet étranger providentiel. Ses petits gémissements étouffés semblaient dire qu'il était soulagé de le voir, qu'il était désolé de continuer à souffrir.

Il mit un certain temps à ouvrir la mâchoire de ce piège, soucieux de ne pas trop faire souffrir ce petit chien. Il le porta, la patte pendante, jusqu'à la rivière, lava la plaie à l'eau fraîche, posa délicatement sur le sol le chien qui se coucha pour lécher sa blessure. Il se releva, ne put poser la patte au sol, fit quelques pas ridicules à trois pattes, se recoucha et se remit à gémir. Il allait lui faire une attelle. Il avait dans la petite poche de son sac, non seulement un opinel, mais de la ficelle. Son grand-père disait toujours, « avec un couteau et de la corde, on va au bout du monde ! » Il n'avait pu trouver que de la ficelle ! Ça irait. Il porta le blessé jusqu'à la cabane en ruines où il avait laissé son sac, il tailla des bouts de bois dans une branche cassée de châtaignier qu'il disposa autour de la morsure du piège, et serra le tout, bien fort, avec sa ficelle. Le chien confiant, gémissait doucement sans bouger. Reposé au sol, il essaya de marcher, la patte

blessée repliée, ce n'était pas simple sur ce terrain accidenté, il aurait fallu un chemin goudronné, surtout qu'il n'avait rien d'un chien de campagne. C'était un de ces petits chiens qu'on voit dans les voitures, en ville, pendant que leur maitresse fait des courses ; ou au bout d'une laisse, trotinant éperdument pour rattraper les pas toujours fuyants sur le trottoir plein d'embuches.

Assis sur le banc de pierre, il regardait ce bout de chien s'essayer à la marche à trois pattes, quand la faim se rappela à lui. Il commençait, lui aussi à se sentir faible sur ses jambes. Ils étaient beaux tous les deux, un chien de ville perdu et blessé dans la montagne, qui aurait bien du mal à parcourir les sentiers avec une attelle ; un homme blessé, affamé, qui serait bien obligé de se rapprocher des hommes qu'il venait de fuir pour porter secours à ce chien dont la blessure risquait de s'infecter. Il ouvrit son sac, prit une pomme qu'il partagea avec son compagnon d'infortune. Ils finirent les pommes. Le pain était sec, ils allèrent le mouiller à la rivière. Ce n'était pas bien bon, mais il fallait caler un peu ces estomacs ! Ils burent ensemble. L'eau était fraîche, les émotions donnent soif ! Il repensa à sa baignoire qui chauffait au soleil, mais il n'avait ni savon, ni serviette. Maintenant qu'il devait retrouver les hommes pour cet animal, il différerait ses ablutions, il en profiterait pour se procurer l'indispensable.

Il prit son petit compagnon dans ses bras, lui parla doucement de sa maison qu'il devait retrouver, en se dirigeant vers la construction en ruines. Le sac était sur le banc, il remit l'opinel et la ficelle en place. Il quitta la veste du forestier qui serait sans doute utile quand le soleil serait derrière les montagnes, la plia dans le sac. Il posa Troispattes sur le sol en comptant bien qu'il le guiderait vers des habitations. Le petit chien s'assit en l'implorant, il était bien mieux dans ses bras que claudiquant sur ce sol rocailleux. Il lui parla de la maison à retrouver, du repas qui l'attendait, du feu de cheminée, des enfants qui joueraient avec lui ... rien n'y fit. Il entendit alors sa grand-mère qui s'adressait à leur vieux chien quand ils arrivaient avec les chèvres, « tu es heureux de retrouver maman ? » Et le chien sautait autour d'elle, heureux de ces retrouvailles, après quelques heures de séparation.

Quand il entendit parler de maman qu'on allait retrouver, Troispattes se redressa et partit en crabe sur le chemin que l'on devinait à peine. Il peinait, tombait en geignant, se relevait, il n'allait pas durer longtemps à ce rythme là ! L'homme le porta à nouveau en suivant le chemin indiqué qu'il avait beaucoup de mal à repérer. La végétation reprenait sa place, le ruissellement des eaux créait des chemins qui n'en étaient pas ! Là, plus rien ne s'ouvrait devant eux, il reposa sur le sol Troispattes qui prit une descente sur la gauche à travers le sous-bois. Si la descente était malaisée pour le chien, elle était bien glissante pour l'homme qui s'aidait heureusement de sa canne. Avec ses chevilles encore bien enflées et douloureuses, ce n'était pas le moment de se blesser. Il fallait

ménager aussi son petit guide qui s'était arrêté en haletant, il le cala dans son sac à dos, il avait ainsi les mains libres.

La nuit commençait à envahir la montagne quand ils tombèrent sur un grand chemin. Ils étaient épuisés et souffraient de la soif tous les deux. Il s'assit sur une souche, sortit son petit compagnon du sac à dos et lui versa de l'eau dans la gueule, sa truffe était bien chaude ! Il but à son tour, enfila la veste avant de remettre son compagnon sur la route en lui disant que maman n'était plus très loin. C'est du moins ce qu'il espérait. En entendant "maman" Troispattes tenta de s'élancer sur le chemin montant, il gémit, sa patte, endormie le faisait souffrir, mais la direction était donnée, il retrouva sa place dans le sac à dos.

La nuit recouvrait maintenant la montagne, surtout sur ce versant, mais le ciel était clair, la lune les guidait. Après un grand lacet, une lueur entre les arbres, le petit chien s'agita dans son dos, le chemin était maintenant goudronné, ils arrivèrent à un hameau. Il le sortit du sac, le posa sur le sol. Il leva la patte et tomba. Allons bon, il avait besoin d'aide pour pisser contre un buisson ! Il s'ébroua et se dirigea vers la maison éclairée. Un perron de quelques marches, il regarda l'homme et se retrouva dans ses bras. Il s'agita en aboyant.

Le perron s'éclaira, des pas trainants qui se voulaient rapides. « Mon dieu, le Néné qui est là ! Le voilà qui revient ! » La porte s'ouvrit, la vieille dame ne vit que des pieds, poussa un cri, releva la tête. Le Néné gigotait dans les bras d'un inconnu. Elle le prit, il gémit de bonheur. Elle vit alors son attelle, regarda l'inconnu qui lui expliqua qu'il l'avait trouvé la patte dans un piège, qu'il lui avait donné les premiers soins, mais qu'il pensait qu'il avait besoin d'un vétérinaire.

Il était parti ce matin se promener, comme tous les jours, mais n'était pas revenu comme à son habitude pour prendre son repas à midi avec elle, d'ailleurs il devait avoir faim. Elle le déposa par terre, il partit en claudiquant vers sa gamelle. Elle se précipita pour la lui faire réchauffer. Elle cria à l'inconnu, de la cuisine, d'entrer, de refermer la porte, qu'elle arrivait. Elle revint, réjouie, il allait bien, il mangeait goulument. Elle remercia l'homme d'avoir pris la peine de le lui ramener, et s'inquiéta de l'endroit où il l'avait libéré de ce piège. Il lui expliqua leur parcours et parla de la maison en ruines. Elle voyait bien, c'était la maison des Combes, elle était bien située, à l'époque il y avait des cultures en terrasses, des pommiers. Maintenant ils étaient tous partis à la ville, ils préféraient être malheureux en ville qu'heureux à la campagne ! C'était comme ça. Elle était seule dans le hameau, elle voyait un peu de monde le week-end, aux beaux jours, quand ils revenaient respirer le bon air, et l'été quand pendant les vacances scolaires ils cherchaient la fraîcheur. Ils avaient bien le mal du pays, mais ne le disaient pas. C'était pour cela que son fils lui avait donné ce chien qu'il avait trouvé, sans doute abandonné,

pour qu'elle fût moins seule. Il avait eu du mal à s'adapter, mais maintenant il était devenu un vrai chien des Cévennes.

— Sans vous, il serait mort, retenu par le piège. Personne ne passe jamais là-haut en cette saison, sauf le braconnier qui avait posé ce piège, mais qui l'aurait tué plutôt que de risquer que l'on remontât jusqu'à lui ! La chasse est réglementée, et bien plus que partout ailleurs, car nous sommes dans un Parc National ici, alors vous pensez, le braconnage !

Elle s'étonna alors de son passage près de la maison en ruines et de sa venue dans ce hameau, en pleine nuit, il était dix heures. Il lui apprit que c'était Troispattes, enfin, le Néné qui l'avait guidé jusqu'à sa maison, mais ne répondit pas à la première partie de sa question. Elle le regarda, il ne devait pas être mauvais pour avoir libéré et soigné ce chien, et le lui avoir ramené ! Il n'était pas rasé, pas coiffé, il devait travailler dans la forêt, elle reconnaissait cette veste, elle avait vu son fils avec un homme qui portait la même, un forestier qui travaillait pour le Parc.

— Mon fils est garde-moniteur au Parc des Cévennes, il a tout ce secteur à surveiller, vous le connaissez peut-être ?

Ce fut le moment que choisit le Néné pour revenir de la cuisine. Repu, il s'approcha. Elle s'assit et le prit sur ses genoux, lui trouva la truffe chaude, ce que confirma l'homme qui expliqua pourquoi il le lui avait vite ramené, il pensait qu'il avait besoin de soins. Il était trop tard pour appeler son fils, il se couchait tôt car il se levait tôt, mais demain matin, dès six heures elle l'appellerait.

L'homme était toujours debout, il annonça qu'il partait, heureux d'avoir ramené ce petit chien chez lui. Elle ne lui avait rien offert avec tout ça, l'avait à peine remercié. Elle se perdait assez cette hospitalité cévenole avec les jeunes gâchés par la ville et ces étrangers qui achetaient les maisons délaissées et qui vivaient entre eux sans trop se soucier des quelques habitants qui restaient ! Si elle aussi, isolée dans ce hameau, elle perdait ce qui faisait l'attrait de cette région pour les touristes qui voulaient bien apprécier, avec le bon air, la qualité des relations que l'on pouvait avoir avec les Cévenoles ! Elle lui proposa alors de boire un verre avant de repartir, ce qu'il accepta avec empressement, mais déclina tout alcool et demanda de l'eau. Il demanda aussi qu'elle lui remplisse sa bouteille, le Néné et lui même avaient bien apprécié de pouvoir boire dans leur folle équipée.

Elle partit à la cuisine remplir la bouteille, en lui proposant de s'asseoir. Le Néné avait tout mangé, il n'avait pas laissé une miette dans sa gamelle. Elle revint vers l'homme qui avait le chien sur lui, endormi ; il avait eu tant d'émotions aujourd'hui ! Elle avait fait manger le chien, mais si cela se trouvait, cet homme aussi était affamé, et où

allait-t-il pouvoir trouver refuge ce soir ? Elle lui proposa alors de manger quelque chose avec son verre d'eau, avant de partir, il accepta. Il tombait bien, il lui restait un ragoût de mouton avec des pommes de terre de son jardin. C'était son fils qui les lui ramassait, car maintenant son dos ne le lui permettait plus !

Elle repartit à la cuisine, on entendit des bruits de casseroles, d'assiettes. Depuis que son estomac savait qu'il allait manger, il se tordait, et la bonne odeur qui s'échappait de la cuisine, ne fit qu'empirer la situation. Il y avait longtemps que les quelques pommes de son petit déjeuner étaient digérées. Elle revint, il fit un effort pour ne pas se jeter sur l'assiette, comme l'avait fait Troispattes ! Elle le regarda manger, cela faisait plaisir à voir. Sans rien dire elle partit chercher la bouteille de vin. Elle était certaine qu'avec ce ragoût, il ne refuserait pas maintenant le vin qu'il avait refusé tout à l'heure, le ventre vide. Il se coupa du pain, c'était le pain que son fils faisait dans une machine à pain électrique. Certes, ce n'était pas aussi bon que le pain qu'on faisait cuire avant, dans le village, dans le four à pain communal! Ils avaient d'ailleurs le projet, l'été, quand les Cévennes renaissaient, de le remettre en route.

Naturellement, il se servit du vin. Elle partit chercher le fromage, du chèvre, du vrai.

— On a des jeunes un peu plus bas dans l'autre vallée qui ont des chèvres, quand mon fils passe, il leur achète du fromage.

Il commençait à reprendre des couleurs. S'il avait enlevé la veste pour manger, il avait gardé son blouson. Maintenant qu'il s'était restauré, réchauffé, il l'enleva. Elle sourit, il allait mieux, comme le petit chien qui dormait toujours sur lui. Elle le fit sourire en lui disant qu'ils s'étaient requinqués tous les deux, et qu'ils en avaient eu bien besoin. Elle lui proposa du café, il accepta. Elle revint avec deux tasses et une tarte chaude qui fit naître l'étonnement chez son invité.

— Ce n'est pas parce qu'on vit dans les Cévennes qu'on n'est pas moderne, j'ai un congélateur et un four à micro ondes ! Et ce n'est pas tous les jours, en cette saison, qu'on vient frapper, enfin, aboyer, à ma porte, surtout à cette heure !

Elle repartit et revint avec une bouteille de carthagène.

Alors, la chaleur, le repas, le vin, l'accueil, la carthagène, comme celle que faisait son grand-père, il se mit à parler de ses vacances à Portes. Si elle ne savait qui il était, d'où il venait, où il allait, elle savait maintenant que c'était un enfant du pays. Il parla longtemps, cela lui faisait du bien de parler de lui, il existait. On ne parle pas de soi en prison, ça rend vulnérable. Elle l'écoutait. Quand il voulut se lever pour prendre congé, le Néné grogna. Il n'était pas possible de partir comme cela en pleine nuit.

Elle lui donna la clé de la porte sous le perron, c'était un petit appartement que son fils avait aménagé, ses petits fils y venaient l'été.

— Il y a tout, faites comme chez vous. Eclairiez le chauffage électrique. Vous pouvez prendre une douche, il y a de l'eau chaude, elle est produite par le même cumulus qui produit la mienne. Dans l'armoire vous trouverez des draps.

Anesthésié, abasourdi par cette soirée, il sortit. La nuit était bien froide ; il fut heureux en quelques enjambées de se retrouver à l'abri. Il fit son lit à la hâte, prit une douche et se jeta sur cette couche inespérée.